

Louis Van Delft (1938-2016).

Louis Van Delft arriva à l'Université de Nanterre en 1981. Après certaines convulsions, celle-ci avait trouvé un *modus vivendi* qui se rapprochait de la normalité, mais notre nouveau collègue butait quand même, dans les couloirs étroits du bâtiment A, sur les jambes allongées des étudiants assis par terre. Il s'étonnait doucement et se demandait les raisons d'une telle fatigue quand on avait vingt ans. Je revois nettement son regard vif derrière les lunettes à monture dorée, j'entends son pas rapide. Très vite, il fut des nôtres. Il renforçait l'enseignement de la littérature classique et rejoignait le fondateur de celui-ci : Roger Zuber. Spécialiste de la littérature du XVI^e siècle, j'étais l'un des premiers à me féliciter de son arrivée. Très vite, il m'honora de son amitié, et je conserve plusieurs livres de lui, qu'il m'a offerts et dédicacés. Sur l'édition de son *La Bruyère* (Imprimerie Nationale, 1998), il évoque de son écriture bleue les chemins parcourus ensemble.

C'était un maître que le ministère nous envoyait. Les moralistes de l'âge classique n'avaient pas de secrets pour lui. Sa thèse d'État leur était consacrée (*Le Moraliste classique. Essai de définition et de typologie*, Droz, 1982). Il ne les quitta pas, comme le prouvent plusieurs de ses livres : *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique* (PUF, 1993) ; *La Bruyère ou du Spectateur*, Biblio 17, 1996 ; *Les Spectateurs de la vie. Généalogie du regard moraliste*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005. Je ne cite là que l'essentiel. L'Académie française ne s'y est pas trompée, qui le distingua plusieurs fois. Le regard moraliste n'est pas la propriété du XVII^e siècle, et c'est en toute logique que Louis Van Delft s'intéressa aussi à Nietzsche, cet héritier de Montaigne (*Fragments et aphorismes de Nietzsche*, Librio, 2004). Toujours en vertu de cette logique secrète qui anima sa vie et son œuvre, Louis Van Delft se passionna pour le théâtre, où nous devenons nous aussi les spectateurs de la vie. Il tint de 1991 à 2001 la chronique dramatique des revues *Commentaires et Théâtres du monde*.

On imagine mal un moraliste immobile. La vie de Louis illustre bien cette évidence. Avant de nous rejoindre, il avait enseigné sous d'autres cieux. L'agrégation de lettres modernes une fois obtenue en 1965, il avait enseigné, brièvement, dans des lycées de la métropole, puis en Afrique, à Yale et, pendant 13 ans, à Mac Gill, où il trouva à coup sûr de bonnes conditions de travail et un partage équitable entre le temps consacré aux étudiants et celui qu'il vouait à sa recherche, les premiers n'étant jamais sacrifiés à la seconde. Voir d'autres hommes, étudier d'autres sociétés, afin de mieux s'interroger, voilà qui est indispensable pour celui qui met ses pas dans ceux de Pascal, de La Rochefoucauld, de La Bruyère ou de Chamfort. Car le moraliste oscille toujours entre l'étonnement et le sentiment du déjà-vu. On l'a longtemps caricaturé : il prendrait, a-t-on, dit un malin plaisir, à enlever les masques, à voir le dessous des cartes, à détruire les illusions humaines. Derrière les plus beaux sentiments, se cacheraient l'intérêt, l'égoïsme, ou encore l'ambition. La vogue des philosophies du soupçon a entraîné aussi celle des moralistes et autant de contre-sens. Louis Van Delft les envisage tout autrement. Comme il le dit excellemment dans sa préface aux *Caractères*, ils sont avant tout des spectateurs du monde. La comparaison entre celui-ci et la scène d'un théâtre remonte aux origines du christianisme. « Le Spectateur par excellence, c'est Dieu. Le Créateur ne détache pas son regard de son œuvre après que celle-ci est venue à l'être. Plus qu'à tout, il s'intéresse à la façon dont l'homme, le chef d'œuvre de la Création, va s'acquitter de son rôle » (p. 20).

Quelques lignes plus loin, toujours dans cette préface, nous lisons ceci : « On peut éprouver beaucoup de mal, à notre époque, après Nietzsche et la proclamation de la "mort de Dieu", après Beckett et l'annonce de la "fin de partie", à entrer dans de telles vues ». Si Louis Van Delft avait été moins discret, il aurait pu écrire : « Après Auschwitz ».

Notre collègue était né en effet à Amsterdam, en 1938, dans une famille juive. Son premier état-civil était le suivant : Cohen van Delft, Dick, Louis. On imagine la suite. Il l'a racontée dans un récit confidentiel, resté manuscrit ou tapuscrit, communiqué à sa famille et à quelques amis. L'un d'eux, peu porté à l'hyperbole, m'a dit un jour que ce récit était proprement terrifiant. L'hospitalière Hollande était devenue un piège pour les juifs. Dans ce pays tout plat, peu ou pas de cachette. De ce qui est advenu de la famille du jeune Louis, je ne sais rien. Il ne m'a jamais parlé de la Shoah. Il lui fallut évidemment une singulière force d'âme pour surmonter cette tragédie et inventer sa résilience. Qu'il ait été parmi nous un collègue toujours affable et plein d'humour n'en a que plus de prix.

Peu après son agrégation, sans doute, il choisit son auteur : ce sera La Bruyère. Il « donne, écrit-il, des comédies miniatures, des "comédies-minutes" qui charment, qui enlèvent, vraies fêtes pour l'esprit, dans lesquelles s'associent tous les ingrédients, ironie, satire, burlesque, pastiche, outrance, caricature... de la meilleure comédie de caractère » (*La Bruyère*, p. 19). De quoi aiguïser l'esprit du lecteur. Du style, Louis Van Delft en avait à revendre, ce qui le rendait quelque peu étranger au langage d'une certaine critique, à laquelle il donnait, en passant, de jolis coups de patte. Mais il distinguait parfaitement les enjeux de l'écriture, les évolutions qui s'accomplissent. De La Bruyère, il dit encore qu'il ne faut chercher en lui aucune angoisse métaphysique, mais que, cependant, le « décisif transfert du regard du spectateur, de l'empyrée ou du "haut des cieux" vers la terre des hommes, se confirme et se précise. Il n'enlève rien au respect que l'on continue à témoigner au Créateur [...]. Mais le regard s'attache au "théâtre de la vie humaine", à l'homme en son théâtre, de plus en plus considérés comme dignes d'intérêt, en eux-mêmes, pour eux-mêmes » (*ibid.*, p. 43-44).

Ce goût pour les idées, associé à une riche culture (Louis Van Delft parlait plusieurs langues), fécondait un enseignement dont nous avons le plus grand besoin tant il est vrai que l'intelligence n'arrive à rien sans un peu de recul. Notre ami disparu avait sans doute beaucoup œuvré pour mettre à quelque distance sa propre vie.

Daniel Ménager